

MOKTAR

(Conte marocain de la mère Chébah.)

par Mme BARRÈRE-AFFRE.

NON, *necrania*, tu ne verras jamais ce pays-là, car ceux de ta race n'y pénétreront pas de sitôt. C'est au delà du grand Atlas et de Kasba Maghzen, dans des bleds inconnus où l'eau et le soleil rassasient la terre féconde. Là-bas les femmes sont belles et les hommes sont farouches. Tout petits, les enfants savent manier le poignard et le moukkala. Il y a des jardins de palmiers et d'orangers, enfermés dans des réseaux de murettes basses. Les ramiers roucoulent toute l'année, car le printemps est perpétuel, et la douce mélancolie des fontaines se lamente sous l'ombre des figuiers tout violets de fruits. Nous, gens de la côte, nous connaissons ces contrées heureuses par les récits des chameliers qui y passent quelquefois. Et c'est un de ceux-là qui m'a dit l'histoire que je veux te raconter.

Au coeur de ce pays, une ville mystérieuse dresse des remparts fauves percés de portes centenaires; ces remparts enserrent des maisons blanches aux terrasses voilées de treilles, des jardins embaumés, des médersas silencieuses et des mosquées aux longs minarets incrustés de faïences bleues. Là gouvernait un jeune caïd cruel et volontaire, un caïd presque sultan, d'ailleurs, puisqu'il ne dépendait de personne et ne reconnaissait pas pour son maître le Moulay qui règne à Rabat. Ses richesses incalculables, sa puissance illimitée faisaient de lui un seigneur redouté. S'il eût été bon, on l'aurait aimé, sais-tu ? Mais il ne connaissait que son caprice et détestait les supplications et les larmes. Lorsqu'il passait dans les rues de sa ville, éblouissant de bijoux sur sa jument harnachée de pourpre, les vieillards de son peuple se rappelaient tristement ces paroles du Livre de Sagesse : "L'arbre trop chargé de fleurs ne peut pas donner de bons fruits."

Orphelin dès l'enfance, il avait à quinze ans pris le commandement de sa tribu; personne n'avait osé protester contre les fantaisies coûteuses, folles ou barbares dont il accabla aussitôt le peuple. Seul, le vieux *fkîh*, le savant qui lui avait appris la science des lettres et des nombres, seul le vieux *fkîh* fut assez hardi pour

élever la voix au nom de tous les notables... Alors le jeune caïd, pour faire taire cette voix, fit jeter dans une prison son vénérable professeur en disant :

— Apprends qu'aujourd'hui Moktar n'a plus besoin de maître!...

A vingt ans, l'orgueilleux et beau potentat était déjà blasé sur tout ce que peuvent donner la jeunesse, le pouvoir et la fortune. Son palais regorgeait d'esclaves, ses jardins de merveilles, ses coffres de pierreries et d'or. Les pirates de Salé lui faisaient parvenir tout ce qui se raffait en mer ou sur les côtes d'Europe; les noirs de Mauritanie venaient en caravane lui apporter l'ivoire, et les plumes des autruches, et la nacre, et le bois précieux. D'Asie les pèlerins de La Mecque ramenaient des essences, des perles et des étoffes. Un luxe inouï régnait dans la kasba caïdale, et malgré tout Moktar n'était pas heureux...

Le coeur vide et l'esprit morose, saisi d'une inexplicable langueur, il finit par tomber malade. Tous les marabouts, tous les sorciers et *toubibs* essayèrent en vain leurs drogues; il eut au moins trois douzaines d'amulettes différentes sur la poitrine, sans que cela paraisse amener une amélioration... Enfin, un vieux *derrouich* qui vivait depuis un demi-siècle dans les sables du désert fut arraché à la solitude par les *mokhraznis* du caïd et amené de vive force au chevet du beau malade.

Bronzé, squelettique et presque nu, l'homme dont la contemplation de *Moulana* avait à demi éteint les prunelles se pencha sur le Sidi robuste couvert de soie et de bijoux.

— Tu veux guérir, Seigneur?... dit le sage d'une voix rauque. Tu veux guérir?... Eh bien! remplis le vide noir de tes journées. Fais la guerre... Marie-toi... ou bien, mieux encore: vêtu d'un sellam de mesquine, mêle-toi à la foule de ton peuple et vis pauvre parmi les pauvres; tu sauras ainsi ce que vaut ta richesse... après!

Le *derrouich* dit et s'en fut. Moktar voulut lui faire donner une récompense: il la refusa dédaigneusement.

Alors le caïd médita.

Faire la guerre?... Oui, cela lui souriait assez. Il se leva, convoqua les khalifats dont les gouvernements se trouvaient en frontière des régions voisines, et il leur donna l'ordre de chercher tous les prétextes possibles pour créer des *chikaya* entre peuplades, et les envenimer au mieux.